

---

## Bref retour à Jaffa

---

Salim Tamari

**C'est à une promenade douce amère que nous invite à sa suite Salim Tamari. Les lieux parcourus resuscitent les souvenirs enfouis comme des cadeaux, les sœurs Andraus, ou... comme des blessures.**

Hier je suis allé à Jaffa pour mon premier (et probablement dernier) rendez-vous pris grâce au Net.

Tout a commencé il y a quatre mois, quand une jeune femme, Murjana, s'est présentée sur mon écran comme voulant rencontrer quelqu'un de Ramallah. Quand je lui ai suggéré que je pourrais me rendre à Jaffa un vendredi après midi, elle me répondit qu'elle me ferait faire un tour.

Nous avons décidé de nous rencontrer à 14h30. Je me suis présenté comme un homme grisonnant. Elle se décrit comme une blonde à haut talons. Je décidais d'emmener Alex et Rima pour me protéger. Liza Bourj qui nous rendait visite voulait absolument se rendre à Jaffa où elle était née. Elle s'est jointe à nous. Liza a pleuré pendant tout le trajet en pensant à sa rencontre avec sa cité perdue. Plus tard, elle me confia qu'elle pleurerait en pensant que son père était mort sans revoir sa ville. Pour ma part, je ne ressens rien de particulier envers Jaffa. Je me concentrai surtout sur l'événement et la rencontre avec Murjana.

Nous arrivons avec quinze minutes de retard et Murjana nous attend à côté d'une boulangerie. Elle est vraiment blonde. En fait, ses cheveux sont platine avec des reflets d'or. Elle nous invite à rencontrer sa famille. Nous nous dirigeons vers un quartier populaire récent. De nouveaux immigrants russes s'y sont installés.

Sa mère est une assistante sociale, une militante. Elle appartient à un groupe qui tente d'obtenir une représentation arabe au conseil municipal. Son père, un mécanicien, vient de se réveiller et nous accueille en hébreu, à la réprobation de Liza.

---

Été 1998

La langue est en fait un vrai problème dans la maison. Murjana parle l'arabe avec un fort accent hébreu. Son frère aîné ne sait ni lire, ni écrire sa langue. Sa mère seule connaît un arabe correct. Ils parlent tous avec un mélange d'hébreu.

La famille — quatre sœurs et deux frères — est très unie, mais les filles, en tout cas selon Murjana, parlent d'une sur-protection oppressante. Sa plus jeune soeur est partie étudier à Marseille où elle s'est mariée avec un étudiant français. Les sœurs n'ont pas osé en parler car le mari est chrétien.

### *Al Khader*

Nous nous rendons compte que notre guide, Murjana, ne connaît en fait pas grand chose de Jaffa. A al Khader, il y a des garçons et des filles jaffites qui jouent et Liza se remet à pleurer. Elle photographie tout. Nous passons rue Yefet devant la maison du père de ma mère. Fakri Jdai, un cousin de ma mère, a toujours sa pharmacie et paie un loyer à l'Amidar (*le gardien des propriétés des absents*). Nous ne nous y arrêtons pas. Il est tard et il se sentirait obligé de nous inviter tous à dîner.

L'un des souvenirs que je garde de cette journée est la relation que notre guide du Net entretient avec Jaffa. Elle ne ressent rien du tout. La liberté pour elle, c'est Haïfa où elle a un travail et se sent chez elle loin de la pression familiale. Ce qui se comprend sauf qu'il manque quelque chose.

Pour nous, sur Jaffa pèse une ombre menaçante. Cette ville abandonnée est rajeunie par une génération de juifs à la recherche de maisons arabes abandonnées ou qu'ils sont même prêts à pousser à l'abandon. Pour Murjana, Jaffa signifie la misère. La communauté qui est restée est composée de pauvres villageois arabes dont les maisons ont été détruites et qui ont été relogés dans la ville. Actuellement ils sont 20.000 Arabes sur 35.000 habitants. Mais moins d'un quart d'entre eux sont originaires de Jaffa, les autres sont des réfugiés de Salameh, Rubeen, Cheikh Muwauis, Manshiyyeh... et des gens de Galilée travaillant à Tel-Aviv. Contrairement à ce qui se passe à Haïfa, les Arabes de Jaffa ne sont pas très solidaires entre eux.. La société est "confessionnalisée" et, pire, atomisée. La prostitution et la délinquance liée à la drogue sévissent. Des groupuscules nationalistes sont complètement isolés. Notre guide n'a pas de repères. Elle ne connaît rien à part l'hôpital français et l'église d'al Khader.

### *Le port*

Un des moments les plus tristes de notre visite au port est le récit que nous fait Riina. Son père, Hassan Hammami, alors adolescent, dût partir avec sa famille, comme des centaines d'autres, le 10 mai 1948 et quitta Jaffa pour le bateau qui les emmenait à Beyrouth vers un exil définitif.

Alors qu'ils embarquaient, des bombes explosaient autour d'eux, semant la panique et la destruction.

L'au dernier, Hassan est revenu en touriste américain. Il est allé directement à sa maison de Jabaliyyeh, près du cimetière chrétien. La maison était abandonnée. Il vit une lumière dans la maison voisine où vivait la famille Andrawus. Il se rappelait parfaitement les filles Andrawus, dont, enfant, il était amoureux. Il était 21h30 et en dépit des protestations de Rima et de sa femme, il frappa à la porte. A leur stupéfaction, ils se trouvèrent face aux quatre filles Andrawus, devenues des sexagénaires. Après des embrassades émues, elles racontèrent qu'aucune d'elles ne s'était mariée parce que tous les "vrais" hommes étaient partis.

Cela symbolise bien ce qui est arrivé à la ville. Mais Murjana reste tout à fait extérieure à tout cela. Son principal souci est de nous amener à la boutique de glaces des frères Hinawi où l'on a le choix entre 22 parfums. Pendant ce temps, Liza se remet à pleurer, silencieuse, cherchant à s'imprégner de tout.

### *L'illusion d'Ajami*

Après un léger casse-croûte chez Ibtisam, notre guide nous emmène dans un tour improvisé de la ville. Nous allons dans la rue principale d'Ajami devenue la rue Yefet, puis à l'hôpital français (où j'ai été mis au monde par le docteur Sfeir, il y a un demi siècle, comme en témoigne mon précieux certificat de naissance), puis à Terra sancta, Sheil Abou, Nabbout et finalement la pharmacie Kemal au dessus de laquelle se dresse la maison de mon grand père, Salim Jabagi, où ma mère et ses douze frères et soeurs sont nés. Elle est maintenant occupée par deux familles marocaines qui m'empêchèrent d'entrer, il y a dix ans quand je suis venu en visite avec Souad. De l'autre côté de la rue, se trouve la maison en ruines de Elias Tamari, où mon père, mes trois oncles et mes deux tantes sont nés.

Ajami est aujourd'hui un quartier fractionné. Seules témoignent de son ancienne prospérité les demeures patriciennes en ruines des riches marchands de Jaffa. Au-delà de Yefet, à l'ouest vers la mer, c'est partout la misère. Les prostituées arabes et juives se mélangent et fraternisent, les dealers sont partout. Au bord de la mer, les Arabes sont encouragés à se reloger vers le sud (vers Bat Yam). Une nouvelle marina est en construction pour les riches investisseurs. Des maisons cossues à un étage surgissent partout. Depuis dix ans, Ajami accueille des artistes juifs branchés, des propriétaires de galeries, du personnel d'ambassades étrangères. Les nouveaux venus cohabitent avec la communauté arabe indigente. On trouve aussi quelques familles de Jaffa qui sont restées ainsi qu'une douzaine de nouveaux riches dont les fortunes viennent de la construction ou de la drogue.

Près de l'ancien réservoir d'eau (Hawuuz), Ibtisam nous montre un terrain confisqué à son grand père. En 1949, l'Amidar s'empara du terrain eu lui offrant une compensation. Il refusa l'argent et contesta en

---

Été 1998

justice la confiscation. Comme il n'avait pas quitté la ville, il avait un bon dossier. Mais il perdit et l'argent fut déposé à son nom à la banque Leumi. Il refusa d'y toucher. Quand il mourut, quinze ans plus tard, la famille ne put récupérer l'argent.

### *La vieille ville*

Ensuite nous allons dans la vieille ville. Au plus fort de la révolte, la vieille ville était le refuge des rebelles armés et ses ruelles étaient redoutables. Les Britanniques — comme le feraient Sharon à Gaza, quarante ans plus tard — arrivèrent en force et dynamitèrent un passage en forme d'Y joignant le port à la place de l'Horloge. Ensuite, ils dégagèrent les décombres au bulldozer pour ménager le passage aux véhicules armés. Ce nettoyage urbain au scalpel a été saisi dans sa précision chirurgicale en trois photographies aériennes. (On peut les voir au Musée Sarah-Graham Brown d'histoire de la Palestine au temps du mandat.)

La vieille ville concentre aujourd'hui toute la magnificence et la tragédie de l'histoire de Jaffa. Les Israéliens du conseil du grand Tel-Aviv ont complètement transformé l'endroit en zone touristique et colonie d'artistes. Une opération qui a été répétée, depuis, au vieux Safad et à Ain Hof. L'endroit est particulièrement séduisant, si l'on ignore le contexte historique, plein de galeries, restaurants, cafés, promenades, etc. C'est l'endroit préféré des nouveaux mariés arabes et séfarades qui arrivent avec des caméras pour prendre des images souvenirs. Des appareils à monnaie racontent l'histoire de Jaffa en quatre langues (je pense que l'arabe sera bientôt disponible pour les Arabes du Golfe). Mais il n'est nulle part indiqué que c'était autrefois une ville arabe, la plus grande et la plus riche de Palestine. Les enregistrements sont aussi laconiques qu'expurgés. Philistins, Phéniciens, Mameluks, Turcs, Britanniques: ils ont tous pris part au pillage de la ville jusqu'à ce qu'elle soit délivrée par les forces conjointes juives de la Haganah et de LEHI (autre nom du groupe Stern) en mai 1948. Une effigie de Napoléon Bonaparte qui envahit la ville en 1800, pointe le doigt vers un restaurant donnant sur la mer.

Les cafés et restaurants sont bruyants de musique et remplis de gens de Tel-Aviv et de touristes. Rima fait remarquer qu'il n'y a pas de jeunes (à part les deux mariages en pleine séance de photos). Même le café-bar près des quais d'où sort une forte musique disco est plein de couples de plus de cinquante ans. Nous sommes partagés sur l'explication. Rima et Alex (dans un rare moment de consensus) pensent que c'est dû à l'asepsie de l'atmosphère du quartier, non seulement désuet mais intimidant. Ibtisam pense que c'est à cause des prix. Les jeunes ne peuvent pas s'offrir un cappuccino dans le vieux Jaffa. Et c'est intentionnel.

Sur le chemin du port, je rencontre Basma Abou Swayyi, une de mes étudiantes qui montre sa ville à un ami égyptien. Cette étrange rencontre me ramène à la réalité. Jaffa est une véritable invention de l'imagination.

Cette ville fantôme n'a rien à voir avec la cité de nos parents. Cependant les visiteurs arabes reconstruisent le passé sur les décombres à partir de leurs souvenirs, ou de ceux de leurs parents ou grand-parents.

La grande cité n'a retenu son passé que dans une seule rue. C'est celle qui passe entre la mosquée ancienne, au-delà du monastère orthodoxe Saint Michel, et l'église attenante et descend jusqu'au vieux port. Ici, les murs, les escaliers et même les inscriptions en grec et en arabe ont été préservés. L'atmosphère est étrange et mystérieuse et là le silence règne. Grâce aux Grecs, l'arabité de la cité a été préservée.

**Salim Tamari** est professeur de sociologie à l'université de Bir Zeit.

